

Discours pathétique au sujet des calamités présentes, arrivées en Portugal
Adressé à mes compatriotes et en particulier à Sa Majesté Très-Fidèle

Joseph I Roi de Portugal

Par le Chevalier d'Oliveyra⁴⁶⁵

Londres, J. Haberkorn, 1762.

(extraits)

SIRE,

La Terre d'un bout jusqu'à l'autre paroît entièrement ébranlée : que tous ses habitans redoutent donc le Seigneur ! À la vuë de ce que plusieurs Nations viennent de souffrir, & des calamités qui ont fondu sur divers Roïaumes, qu'ils fassent attention aux jugemens de Dieu, & qu'ils reconnoissent que c'est lui qui a fait entendre sa voix, que c'est lui-même qui les a transis de peur & plongés dans le deuil, en les accablant de misères et de maux, & en effaçant tant de Créatures de dessus la Terre des Vivans. Il est vrai que l'Éternel est pitoïable, miséricordieux, tardif à la colère, & abondant en gratuité ; mais il est en même

⁴⁶⁵ La transcription respecte l'orthographe de l'original.

tems le Dieu Fort, le Dieu des Vengeances. Offensé, & même irrité par l'iniquité & par la perversité des hommes, il a déployé plus d'une fois sur eux les effets de son juste courroux. Mais où est l'homme vivant qui, saisi d'étonnement, de confusion, & de crainte, ne soit maintenant convaincu que notre Dieu est courroucé, & qu'il est descendu pour ainsi dire, sur la Terre, pour la juger & pour la punir depuis le Soleil Levant jusqu'au Soleil Couchant ? Nous croïons, & c'est une chose très-certaine, qu'il a tellement fondé la Terre sur ses bases, qu'elle ne sera jamais totalement renversée. Nous savons avec la même certitude qu'il a mis des bornes aux Eaux qu'elles ne sauroient forcer, & qu'elles ne retourneront plus à couvrir la Terre. Mais ces vérités aussi importantes que solides, ne peuvent, ni ne doivent tranquiliser que les hommes droits de cœur, que ceux qui sont justes devant Dieu, que les Fidèles & les Saints, qui sans doute se trouvent encore parmi nous, quoiqu'il ne nous soit pas possible de les bien connoître. C'est en leur considération, & pour l'amour d'eux que le Dieu de vérité conservera le Monde dans son entier jusqu'à la fin des Siècles, jusqu'au jour terrible d'un Jugement Universel, d'une destruction totale & inévitable. Dieu qui est l'équité & la véracité même, tiendra fermement & à jamais la parole qu'il a donnée, & les promesses qu'il a faites à ses Élus, aux Fidèles qui sont dispersés sur la Terre habitable. C'est donc en leur faveur qu'elle se conservera inébranlable sur ses fondemens, & que les Eaux, malgré toute leur impétuosité & leur fureur, seront forcées de se resserrer dans leur Lit, & de se contenir dans les bornes que le Tout-Puissant leur a prescrites.

Mais ces grandes promesses n'ayant été faites proprement qu'à ceux qui craignent Dieu, qui observent ses Commandemens, elles ne regardent point les Méchans. La malice & l'iniquité de ceux qui habitent la Terre est cause que le Dieu-Fort apesantit sa main sur eux. Alors il jette sa vuë sur ces impies, & ils en tremblent : il touche les Montagnes, & elles en fument : les plus hauts Rochers se fondent comme de la cire par la préférence de l'Éternel. Alors, il réduit les

Déserts en Étangs, & la terre la plus sèche en des sources d'eaux. Le feu & la grêle, la neige et la pluie, les tempêtes & les tourbillons exécutent ses ordres & sa volonté. Il fait alors des Vents ses messagers, & les flâmes de feu deviennent ses Ministres. Il descend lui-même sur ces lieux d'autant plus infortunés qu'ils sont criminels : devant lui marche un feu dévorant, & tout autour de lui de violentes tempêtes. Les Cieux s'empressent d'annoncer la justice du Dieu Fort qui est le seul Juge. Ce Juge redoutable punit alors les forfaits des Méchans par des Jugemens terribles, exercés néanmoins avec Justice. Lui qui est l'assurance de tous les bouts de la Terre, & des plus éloignés de la Mer, met tout ce qu'il lui plaît en désordre et en confusion, se rendant formidable dans les châtimens qu'il déploie sur les Fils des hommes !

Mais, dira-t-on, si l'Éternel prend garde aux iniquités des hommes, qui est-ce qui subsistera devant sa Face ? Pour répondre avec justesse, & avec précision à cette demande, il faut convenir d'abord qu'il n'y a effectivement personne qui puisse subsister devant lui, vû que le Juste lui-même, tombe sept fois le jour. Cependant lorsqu'on fait réflexion sur ses compassions infinies, on y découvre de grands sujets de consolation. Il ne méprise & ne dédaigne jamais ceux qui sont affligés et angoissés : il ne cache point sa face arrière d'eux : au contraire il est toujours près de tous ceux qui l'invoquent en vérité. Si l'affligé crie vers lui, il est certain qu'il est prêt à l'exaucer. Comme il est juste en toutes les voies, il est de même plein de gratuité en toutes ses Œuvres. Il n'y a qu'un moment en sa colère, mais il y a toute une Vie en sa faveur. La lamentation loge-t-elle le soir chez nous, le chant de triomphe y est le matin. [...]

SIRE, après ces réflexions générales, que l'humanité seule m'oblige de communiquer aux hommes de toutes les Nations affligées par les présentes calamités, permettez que je m'adresse directement à V. M. & particulièrement à ses Sujets mes très-chers Compatriotes. De combien de larmes n'est point arrosé le papier sur lequel j'écris l'auguste nom de mon Souverain, & ceux de mes

proches parens, de mes anciens amis, & en un mot de tous les Portugais, dans ces tristes circonstances, où réduit à gémir sur leurs malheurs, je suis hors d'état de contribuer à leur soulagement en aucune manière ! Il ne me reste sur la fin de ma vie qu'un cœur navré de la destruction de ma chère Patrie, de cette fameuse, puissante, noble, riche & belle ville de Lisbonne. Oui, elle n'est plus !

Réfléchir sur les affreuses circonstances de ce fatal événement, & en rechercher les causes et l'origine, me paroît une entreprise des plus importantes, & digne de tout Escrivain qui a le cœur juste & droit, qui est rempli d'humanité, & qui a la crainte de Dieu. C'est aussi dans ces sentimens que je compose ce Discours ; et je me flatte d'y réussir bien-moins à la faveur du génie & de l'éloquence, talens que je ne possède point, que par une manière de raisonner simple, naturelle, & pathétique, qui est l'apanage de la vérité. [...]

SIRE, Bénit soit à jamais le Dieu Tout-Puissant qui, au fort de son courroux, n'a pas laissé de vous regarder miséricordieusement, en vous préservant avec toute Votre Famille Royale, au milieu des Calamités dont il a visité une grande partie de Votre Roïaume, & en particulier Votre Capitale, le lieu de la Résidence des Rois de Portugal. Cette délivrance magnifique, qui a été opérée par le bras de l'Éternel, doit vous rassurer entièrement. Si vous lui adressez vos Vœux, lui qui vous a déjà épargné, ne manquera pas de vous répondre des Cieux de sa Sainteté. Égaïez-vous, SIRE, de votre délivrance, réjouissez-vous de la force avec laquelle elle a été faite, louez à jamais celui seul auquel vous la devez, & soïez persuadé qu'il vous a conservé pour que vous accomplissiez les grandes choses qu'il vous commande de faire. Digne & excellent Père de vos Sujets, sans doute que vous regrettez la perte d'un très-grand nombre d'entre eux, que vous avez vû périr, & que vous déplorez la misère & la désolation de ceux qui sont échappés aux funestes effets de ce temblement de Terre, de l'élévation des ondes, & de la fureur du Feu. Consolez-vous, SIRE, & ne cessez d'adorer & de respecter Dieu dans ses jugemens ; car ils sont tous la justice & l'équité même. Reconnoissez

que tout sévères qu'ils paroissent, vos Peuples en méritoient de plus grands encore. La destruction d'une grande partie de vos Sujets, est peut-être aussi destinée à servir d'un exemple redoutable, à tout le reste des habitans de la Terre, pour leur amendement : & bien qu'ils aient été épargnés dans cette occasion quant à leurs propres Personnes, ils ne laissent pas cependant de se ressentir aussi de cette affreuse Catastrophe par les pertes et les malheurs, qui sont les suites inséparables de ces sortes de calamités publiques. [...]

Mais, SIRE, vous savez que toute entreprise, & surtout celles de cette nature, & de cette importance, demandent l'assistance & la grace de Dieu. La plus funeste des expériences vient de vous faire sentir que quand il ne garde pas lui-même la Ville, celui qui la garde fait le guet en vain, & que malgré tous ses soins, ils deviennent tout-à-fait inutiles à sa conservation. Oserois-je le dire ! Et ce n'est qu'en tremblant que je le déclare à V. M. Cette grace, cette assistance de Dieu ne semble-t-elle pas s'être retirée du Portugal ? La détresse où ce Royaume se trouve actuellement ne devrait-elle pas lui faire reconnoître cette triste vérité ? N'a-t-il pas été repris dans la colère de Dieu, & châtié dans la force de sa fureur ? Son bras fort s'est appesanti sur ce Royaume, & particulièrement sur sa Capitale, où il n'a rien laissé d'entier à cause de son indignation. Un grand nombre des ses habitans ont été comme réduits en poussière, quantité d'autres ont été foulés aux piés comme la boue des rues. La mort en qualité d'Exécutrice des ordres de Dieux s'est jettée sur plusieurs, & les a fait descendre tous vifs dans la fosse. D'autres comme la cire se sont fondus devant le feu, & leurs cendres ont servi d'aliment à la Terre. Combien d'Infortunés n'ont pas été engloutis par les vagues, & par les flots de la Mer, qui a menacé tout le País d'une submersion totale ? Les cordeaux de la mort ont environné tous les Vivans, & les détresses du sépulchre, qui se sont présentées à tous en ont rencontré plusieurs. Le Juste Juge en un mot, ayant mis devant lui leurs iniquités, & ayant examiné à la clarté de sa face, leurs transgressions, & leurs fautes les plus cachées ; il a consumé les

uns par sa colère, & il les a tous troublés par sa fureur, en les faisant saisir par la crainte, l'épouvante, & le tremblement qui se sont jettés sur eux. Hélas ! Sans-doute qu'ils ont crié, mais il n'y avoit point pour eux de Libérateur, ils ont poussé leurs cris vers l'Éternel, mais il leur a tourné le dos ; il s'est montré sourd à leurs lamentations, parce qu'il ne répond jamais à ceux qui ne l'invoquent pas de la manière qu'il le demande.

Oui, SIRE, la manière dont on s'adresse à Dieu en Portugal, est précisément celle qu'il déteste le plus. C'est une manière superstitieuse & idolâtre, pour laquelle il a sévèrement châtié de tout tems, tous ceux qui l'ont employée, en violant les Commandemens les plus clairs, & les plus précis de sa Sainte Loi. Ce discours n'étant pas susceptible de Controverse, je me borne à remarquer ici qu'il est incontestable & manifeste que les Catholiques Romains se sont écartés, à cet égard, de la Loi de Dieu. Malheureusement encore, les Portugais sont ceux qui se sont le plus distingués dans cette transgression : car à force de dévotions absurdes, de sacrifices horribles, & de prières vaines, & indignes d'être exaucées, il se sont plongés dans la superstition la plus honteuse, & dans l'Idolatrie la plus grossière. Mais si ces Chrétiens qui n'en ont que le nom, vouloient aujourd'hui prêter l'oreille à la voix de Dieu, qui les appelle, cesser d'endurcir leurs cœurs, & examiner avec humilité la Loi qu'il leur a prescrite, ils se convaincroient bientôt que les malheurs qui viennent de fondre sur eux sont des indices certains de l'indignation & de la colère de Dieu, contre leurs dérèglemens & leurs superstitions. [...]

Remarquons ici, comme en passant, deux circonstances de ce terrible événement, lesquelles semblent renfermer du mystère, ou offrir du moins à la Méditation des avertissemens dignes d'être observés. La première, c'est que ce désastre est précisément arrivé le jour même de la Fête solennelle, que l'on célébroit tous les ans à Lisbonne, à l'honneur de tous les Saints. La seconde, c'est qu'une grande partie des Habitans de cette Ville a péri sous les ruines des

Églises dédiées à ces mêmes Saints, & qu'ils y ont été écrasés & ensevelis, dans le tems même que ces infortunés se réfugioient aux piés de leurs Images, les adoroient, & imploroient leur faveur, & leur protection. Quel vaste champ ne s'ouvreroit pas ici à mes réflexions ! Mais je me borne à en tirer une preuve, qui donne bien de la force à mon raisonnement contre le culte des Images. Mes Compatriotes ne doivent-ils pas être convaincus à présent que ce Culte est absurde & illégitime, & que bien loin de plaire aux Saints, il n'est propre qu'à les déshonorer ? Jaloux eux-mêmes de la gloire du Tout-Puissant, de ce Dieu qui seul doit être adoré, ne viennent-ils pas de montrer aux Portugais que leur culte ne les touche nullement, & que ne leur convenant en aucune manière, ils doivent se hâter de le supprimer, & ne mettre leur confiance qu'en Dieu seul ? Apprenez à vos dépens, & par les maux affreux qui vous accablent aujourd'hui, (vous diroient les Saints si vous pouviez les entendre), que nous désavouons la superstitieuse Idolatrie qui vous fait recourir à nous, que nous avons en horreur l'encens que vous nous prodiguez, & que nous n'exigeons de vous aucune autre action que celle de vous joindre à nous, pour rendre ensemble à l'Éternel notre Créateur, les louanges, l'honneur, & la gloire qui lui sont dues. [...]

SIRE, la seconde vérité que je prendrai la liberté de vous dire, & qui selon le sentiment de tous les Chrêtiens, & de tous les honnêtes gens, a été la seconde cause de la désolation du Portugal, & particulièrement de la Ville de Lisbonne, est d'une si grande importance qu'elle ne peut qu'exciter par elle-même l'attention de V. M. C'est l'horrible et cruelle persécution exercée depuis long-tems en Portugal, sur une grande partie de vos propres Sujets, par d'autres de vos Sujets qui les emprisonnent, qui les déshonorent, qui confisquent leurs biens, & qui détruisent leurs familles : qui font fustiger les uns, qui flétrissent les autres d'une ignominie inéfaçable, qui en exilent plusieurs, & qui, en un mot, ôtent la vie à un grand nombre, après les avoir fait passer par des tortures, des tourmens, & des supplices, dont l'idée seule bouleverse et révolte l'humanité !

Noblesse, & Peuple de Portugal, Familiars de ce que vous appelez le Saint Office ; c'est-à-dire Protecteurs & Exécuteurs des ordres & de la volonté des Ministres du redoutable & exécrationnable Tribunal de l'Inquisition ; prêtez-moi un moment d'attention. Vous me connoissez tous, je suis votre Compatriote, c'est à Lisbonne que j'ai vu le jour, & c'est là que par le Sacrement du Batême, j'ai été enrôlé sous les Enseignes du Christianisme. C'est là qu'en suivant l'exemple de mes Pères, & les instructions de mes Précepteurs & de mes Directeurs, j'ai donné tête baissée, de même que vous, dans la foi erronée qu'on y prête aux délibérations, & aux décisions de ce Tribunal, & dans la soumission aveugle et sans bornes qu'il sait s'attirer comme par force, de presque tous ceux qui naissent sujets de sa Jurisdiction, malgré la capacité des uns, malgré les grands talens des autres, & malgré la Raison que Dieu leur a donnée à tous. Cependant il m'étoit venu dans l'Esprit, même avant que de sortir du Royaume, des doutes très-considérables contre le procédé de ce Tribunal, & l'inhumanité & l'injustice de ses Ministres. Mais le danger que j'avois à craindre de leur part contribua beaucoup à étouffer ces doutes. Je ne laissai pas néanmoins de tems-en-tems, de m'en découvrir en grand secret, à quelques uns de mes Amis ; & dans la suite j'en fis part à plusieurs autres, dont la probité m'étoit bien connue. Je vous dis la vérité, croyez-moi, car je ne suis pas homme à vous débiter des faussetés. Plusieurs de ces gens de bien d'honneur, pensant de même que moi à cet égard, me rendirent confiance pour confiance, & me firent connoître leur horreur pour cet infâme Tribunal. La charité ne me permet pas de vous nommer ici aucun de ceux d'entre eux qui sont actuellement vivans ; mais vous verrez à la marge les noms illustres de quelques uns de ceux qui ne sont plus, & dont la mémoire doit toujours vous être chère & respectable. Sachez aussi que hors du Royaume, j'ai trouvé plusieurs Portugais assez éclairés pour condamner les procédés odieux de l'Inquisition, & pour désapprouver hautement l'inhumanité de tous ses Officiers. Deux Ministres Publics, & peut-être les deux plus fameux

qui ayent servi la Couronne de Portugal sous le dernier Règne, entroient si bien dans tous mes sentimens à ce sujet, que vous pouvez regarder comme leur propre langage celui que je vais adresser bien-tôt aux Inquisiteurs. Mais sans nous arrêter à cela, vous devez ajouter foi à ce que je vous dis, & suivre mon exemple, & mes conseils, par d'autres puissans motifs. Vous auriez tort assurément de me regarder comme votre Ennemi. Par ma naissance je suis étroitement lié de parenté avec plusieurs d'entre vous, & ma qualité de votre Compatriote m'inspire pour vous les sentimens de la plus inviolable affection. Il est vrai qu'ayant abjuré la Communion de l'Église Romaine, pour embrasser la Religion Protestante, vos préjugés doivent naturellement vous indisposer contre moi, & me rendre odieux à vos yeux. Mais, mes chers Parens et Amis, détrompez vous, & daignez m'écouter. [...]

Au jugement du savant Compatriote qui a tracé ce portrait Original de l'Inquisition, jugement qui est d'ailleurs conforme aux idées de tous ceux qui connoissent bien ce Tribunal, il est la seule cause de tous les désordres qui affligent depuis long-tems le Portugal, & qui accablent tous ses habitans. La lecture de la sainte Bible, c'est-à-dire de la Parole de Dieu, qui a été donnée pour l'instruction & pour la consolation des Peuples, par le canal de ses Prophètes, & de ses Évangélistes, y est entièrement & sévèrement défendue. L'aimable liberté, le plus doux & le plus grand bien des mortels, n'y est point connue. L'examen de la Religion n'y a jamais été permis, & chacun y est forcé d'étouffer ses doutes dans leur naissance. Le vrai savoir étant exilé du Païs, la crasse ignorance s'est emparée impunément de son Siègne. À la lettre, il n'y a personne qui puisse se vanter ou se flatter d'y vivre tranquillement. La nature de ce monstre de l'Inquisition est de répandre continuellement la crainte et la terreur, chez tous ceux qui respirent sous ses yeux. Combien le Portugal ne seroit-il pas plus florissant aujourd'hui, si la cruelle persécution de ce Tribunal, contre les Juifs sur-tout, n'avoit pas contraint toutes les Familles les plus puissantes & les plus

riches de cette Nation d'aller s'établir ailleurs ? Par combien d'autres endroits ne porte-t-il pas coup aux Finances du Prince & à la prospérité & aux intérêts du Peuple ? À moins que vous ne soyez tous nés aveugles, vous ne sauriez disconvenir de ces vérités. [...]

Voici donc votre portrait au naturel ; démentez-moi si vous le pouvez. Vous ne vous occupez qu'à imaginer des méchancetés & qu'à pénétrer dans les intentions les plus cachées des autres hommes. Vous vous êtes érigés en Maîtres et en Juges de toutes les Consciences. Mais Dieu tirera subitement son trait contre vous, & vos blessures s'ensuivront. Tous les hommes craindront, ils raconteront l'œuvre de Dieu, & considéreront ce qu'il aura fait. Le Juste se réjouira en Dieu, & tous ceux qui sont droits de cœur le glorifieront. Votre odieuse profession vous oblige de vous saisir continuellement de vos propres Compatriotes, des Sujets de votre Roi, & de quantité de gens qui sans vous vivoient paisiblement. Par devoir & par office vous vous tenez toujours en embuscade : vos yeux épient sans cesse le Troupeau des désolés ; vous leur dressez des embûches dans un lieu caché, c'est-à-dire dans votre Tribunal, comme des Lions dans leur fort, & vous vous y retirez jusqu'au moment propre à saisir votre proie & à tomber sur l'affligé, lors même qu'il se flattoit de vous avoir échappé. Vous tuez l'innocent dans des lieux secrets, c'est-à-dire dans les cachots de l'Inquisition. Vous mettez à mort de même la Veuve, vous n'épargnez pas l'Orphelin, ni même l'Étranger. Vous vous déchaînez aussi contre les Justes, et vous condamnez sans miséricorde le sang innocent. Vous agissez en-un-mot comme si vous étiez persuadés que Dieu ne voit rien de ce que vous faites, & qu'il n'en prendra aucune connoissance. Mais vous vous trompez lourdement, car le Dieu-Fort vous a en abomination, parce que vous êtes des Sanguinaires & des Perfides ; & à cause de celà vous ne parviendrez pas à la moitié de vos jours. Il a déjà préparé contre vous ses armes mortelles : Il répandra son indignation sur vous : l'ardeur de sa colère vous

saisira ! Votre Palais, c'est-à-dire le Tribunal où vous emprisonnez les uns, & où vous tuez les autres, sera renversé & désolé. [...]

Vous aviez, pour ainsi dire, aboli sa Loi ; il étoit tems que l'Éternel opérât. Parmi les ruines de Lisbonne, on compte celle du Tribunal ou Palais de l'Inquisition. Il y a plusieurs siècles que vous débitez que ce Tribunal est ce qu'il y a de plus agréable à Dieu, par les services qu'il lui rend en soutenant la Foi, & en concourant à sa gloire. Il a détruit cependant ce Saint Office. Oseriez-vous dire qu'en cela il s'est montré ingrat envers vous, ou qu'il n'a pas eû assez de pouvoir pour garantir ce Palais de la destruction ? Mais n'est-il pas vraisemblable au contraire que s'il en a fait un monceau de ruines c'est parce qu'il l'avoit en abomination, & que bien-loin d'être touché de votre faux zèle, il le détestoit véritablement & ne le regardoit que comme une fureur barbare, & une Persécution infernale ; & par conséquent comme un service indigne de lui & diamétralement opposé à celui qu'il exige de ses Serviteurs ? À la vue donc de la destruction de ce que vous appelez le Saint Office, & des raisons que je viens d'alléguer, peut-on douter qu'il n'ait parû aux yeux de Dieu un Office-Diabolique, & digne d'être englouti dans les abymes ? [...]

Lorsque vous aurez prononcé la Sentence d'abolition de ce Tribunal, il n'y aura, SIRE, qu'à communiquer à vos Peuples les puissantes raisons qui vous y forcent. La Nation consternée & en deuil des châtimens terribles que les iniquités de l'Inquisition & ses propres dérèglements lui ont attirés de la part de Dieu est toute disposée à vous applaudir & à vous seconder dans la suppression de cet Office infernal. Dès que vous déclarerez ouvertement vos intentions à cet égard, & que vous dépouillerez les Inquisiteurs du pouvoir qu'ils exercent sur vos Sujets, vous verrez tous ces hypocrites disparoitre à l'instant de vos États. Un grand nombre de gens éclairés & semblables à ces illustres morts dont j'ai fait mention ci-dessus se présenteront à vous tels qu'ils sont, et, ne craignant plus rien de la part des Inquisiteurs, ils vous parleront en pleine liberté. Ils vous

dépeindront, bien plus énergiquement que je ne le puis faire, les excès inouis de cet affreux Tribunal & vous frémirez, SIRE, à l'ouïe de tant d'horreur ! [...]

SIRE. Il n'est donc guères possible de douter que le double crime d'avoir supprimé la Parole de Dieu & d'avoir exercé une si longue & si horrible Persécution contre tant d'Innocens ne soit des principales causes des calamités qui viennent de fondre sur les coupables habitans de Lisbonne. Le mal presse & il est à craindre que Dieu ne porte plus loin encore sa juste vengeance, si l'on n'y apporte pas un prompt remède. Il semble, SIRE, que vous soyez destiné par la Providence à opérer le grand ouvrage de la réformation de ces détestables abus qui se sont glissés dans votre Royaume. Vous êtes le premier Roi de Portugal qui porte le nom de JOSEPH ; Vous êtes le premier qui ait mis en usage le sublime titre de Très-Fidèle ; & malheureusement, ou heureusement, car on ne prévoit point encore quelles en seront les suites, vous êtes le premier de nos Rois qui soit le témoin oculaire du bouleversement total de la Capitale de son Royaume. Toujours êtes-vous le premier Roi de Portugal auquel un Chrétien Réformé, & votre Sujet, a la fermeté & le courage de mettre sous vos yeux, dans un Écrit public, les égaremens & les iniquités de votre Peuple, & de vous conjurer, par les compassions de Dieu, d'y remédier incessamment. Pourquoi, SIRE, ne seriez-vous pas aussi le premier Souverain du Portugal qui, prenant à cœur l'abolition de tant de funestes abus, s'y appliqueroit de tout son pouvoir ? N'en doutez point ; V. M. est visiblement appelée à cette glorieuse & importante Réformation. La gloire de Dieu, la vôtre, & celle de tous vos Sujets, y sont intéressées ; votre propre salut & votre tranquillité en dépendent ; & il n'y a point d'autre moyen de fléchir la colère de Dieu & de vous le rendre propice & favorable. Ce n'est que par là que V. M. peut se flater de préserver le reste de ses États d'une ruine totale, ruine que la justice Divine ne semble différer encore que par un effet de sa condescendance & de sa miséricorde.